

I am nevertheless suspicious of Roueff's definition of canon formation through the term *pantheonization*, since it involves distracting historical implications that lead away from understanding what was going in a particular area of musical life. This is especially a problem because jazz developed a fragmented set of canonic tendencies, in some ways similar to what happened in the world of opera. In neither field did a unitary concept emerge that had as broad an impact as *on classical music* did within concert life from the early nineteenth century. Stéphane Dorin (2010) suggested such fragmentation in his history of jazz in India.

The conclusion of the book suggests how in recent years norms of legitimate taste were redefined to a greater extent in eclectic rather than factional terms. Having published a study of the jazz public in Burgundy with Wenceslas Lizé (see <http://www.crjbourgogne.org/?id=46>), O. Roueff argues that the jazz public became older and included more women, but has also become more deeply rooted in rural areas. He sees a profound enigma in the problem of race found in the jazz world: "where does this form that links a tone, or a sentence, to a racial identity with such unanimity come from?" he asks. The answer has to be historical, he argues, given what happened in French musical life at the turn of the twentieth century with the adaptation of the Afro-American rhythmic pulse to bourgeois musical culture.

In the end, *Jazz, les échelles du plaisir* follows and deepens other histories of jazz in France, like *New Orleans sur Seine* by Ludovic Tournès (1999), another early book written by Roueff with Denis-Constant Martin (Martin and Roueff, 2000) and one by Damon Phillips (2013). It is nicely supplemented by a companion website which features various materials, and can be found at <http://www.plaisirsdujazz.fr/>.

Référence

- Dorin, S., 2010. *Jazz and Race in Colonial India. The Role of Anglo-Indian Musicians in the Diffusion of Jazz in India.* *Jazz Research Journal* 4 (2), 123–140.
- Martin, D.-C., Roueff, O., 2000. *La France du jazz. Musique, modernité et identité dans la première moitié du xx^e siècle.* Parenthèses, Marseille.
- Phillips, D.J., 2013. *Shaping Jazz: Cities, Labels, and the Global Emergence of an Art Form.* Princeton University Press, Princeton.
- Tournès, L., 1999. *New Orleans sur Seine. Histoire du Jazz en France.* Fayard, Paris.

William Weber
California State University, 1250 Bellflower Blvd., Long Beach, CA 90840,
United States of America
E-mail address: william.weber@csulb.edu

Available online 17 avril 2015

<http://dx.doi.org/10.1016/j.soctra.2015.03.013>

Masculinités. Enjeux sociaux de l'hégémonie, R. Connell. Ouvrage traduit sous la direction de M. Hagège et A. Vuattoux. Éditions Amsterdam, Paris (2014). 288 pp.

Depuis la fin des années 1980 se sont développées dans les universités anglophones — notamment en Australie — des analyses centrées sur les *Men's studies*, s'appuyant sur des revues (comme *Men and Masculinities*) et des cadres théoriques spécifiques (Carrigan et al., 1985 ; Donaldson, 1993 ; Connel, 1995 ; Demetriou, 2001). Au cœur des *Gender Studies*, ces

études analysent la construction de la masculinité et partent à la recherche d'une éventuelle trame normative pouvant caractériser le masculin au-delà de ses différentes déclinaisons individuelles et historiques (voire au-delà d'une « position essentialiste qui assimilerait les hommes à la masculinité », p. 15). C'est dans une telle optique que la sociologue australienne Raewyn Connell propose, notamment dans son ouvrage *Masculinities* en 1995, la notion centrale de « masculinité hégémonique ». Pour mieux saisir toute la richesse de sa pensée et son actualité, Meoïn Hagège et Arthur Vuattoux ont sélectionné quatre des dix chapitres de l'ouvrage publié en anglais, ainsi que trois articles essentiels co-écrits par l'auteur, auxquels ils ajoutent des entretiens menés avec elle en 2013¹. Les coordinateurs de la publication française rappellent en introduction combien la pensée de R. Connell s'inscrit dans une posture particulièrement novatrice, à la fois par son apport théorique (en cherchant à « éclairer les impensés du féminisme et des études sur le genre », p. 15), mais également par son souci constant — d'ailleurs perceptible à travers son parcours biographique — de favoriser la circulation du savoir dans des univers politiques et profanes, au-delà de la seule sphère académique.

La parution de cette compilation inédite permet en premier lieu un retour réflexif essentiel sur l'appréhension de la « masculinité ». R. Connell rejette à la fois les perspectives sociobiologiques essentialisant le masculin (et le féminin) en l'assimilant à la « machine » que représenterait le corps, et les approches constructivistes du genre et de la sexualité tendant au contraire à les « décorporaliser » à l'excès. « Les corps, en tant que corps, comptent », souligne l'auteur, tout en rappelant combien « l'incarnation » (le fait que les corps participent à la construction des identités et rapports de genre) n'est cependant guère figée, mais participe à un processus de recomposition identitaire incessant où les discours et les intentions interagissent avec les pratiques corporelles dans une dynamique « bio-réflexive de genre ». R. Connell décrit alors des masculinités au pluriel, irréductibles à une « essence », mais pouvant au contraire se décliner en masculinité « hégémonique » (garantissant la position dominante des hommes), « subordonnée » (notamment celle des hommes homosexuels), « complice » (avec un soutien au patriarcat même chez des hommes n'atteignant pas les « standards normatifs » de la masculinité hégémonique), ou encore « marginalisée » (celle des hommes subordonnés à d'autres hommes en raison de leur classe sociale et/ou de leur appartenance ethnique, avec l'exemple de la colonisation). Autant de formes de la masculinité susceptibles de coexister selon des agencements variables entre genres et entre groupes d'hommes, selon les sociétés et les époques.

La domination masculine ne constitue donc pas un rapport de force établi partout et toujours dans des termes identiques et immuables. Elle repose sur une relation sociale susceptible d'exister ou non selon les « configurations » des pratiques de genre, soumise à des évolutions sociales et à des formes de recomposition. En ce sens, la reproduction des structures patriarcales subit actuellement une recomposition dans les sociétés occidentales, au point que certains évoquent une « crise de l'identité masculine ». En réalité, pour R. Connell, une telle « crise » n'existe pas, car il n'existe pas en soi une « identité masculine » donnée, qui pourrait « entrer en crise ». Des changements interviennent incontestablement, qui tendent à recomposer les rapports de force entre hommes et femmes à certains égards, à modifier certaines pratiques. Ainsi certains hommes touchés par le chômage sont-ils moins en position hégémonique par rapport à leurs compagnes. Mais au niveau des structures sociales organisant la société, les hommes demeurent globalement une catégorie hégémonique, réaffirme R. Connell, très heurtée par le discours plaignant et antiféministe

¹ Cet ensemble de textes est traduit par Claire Richard, Clémence Garrot, Florian Voros, Marion Duval et Maxime Cervulle.

des masculinistes considérant que les transformations liées aux luttes féministes ont été excessives, au point de générer une profonde crise identitaire chez les hommes.

Pour étayer son analyse, la sociologue est fortement attachée à la multiplication des enquêtes empiriques — qui font l'objet de la deuxième partie de l'ouvrage. À travers des récits de vie d'hommes au chômage, en échec scolaire, violents, ou homosexuels, la sociologue vient confirmer sa thèse centrale : les différents groupes d'hommes, au-delà des pratiques de genre spécifiques qui paraissent les caractériser, sont tous confrontés à des schémas relationnels hégémoniques, y compris lorsqu'ils en pâtissent ou les contestent. Certains jeunes de milieux populaires, en échec scolaire, avec des expériences de délinquance et de marginalité sur le marché de l'emploi, se sentent incapables de reproduire le modèle patriarcal du travailleur qualifié, principal pourvoyeur de ressources du couple ; ils se réfugient alors dans une « masculinité de protestation » où ils tentent de retourner le stigmate en identité et style de vie — ainsi ce jeune motard valorisant dans ses discours la bagarre et la petite délinquance, une hétérosexualité dominatrice, la prise de risque à moto, ou encore les beuveries entre copains. C'est dans ces tensions entre normes et pratiques propres à la masculinité hégémonique d'une part et situations spécifiques parfois difficiles d'autre part (marginalisation de classe, homosexualité ou construction d'un projet de vie d'un « gay très hétéro ») que se constituent les pratiques de genre. Et c'est à la dimension plurielle et parfois contradictoire de ces pratiques que doivent être attentives les politiques de genre.

Car, loin de s'en tenir à une contribution théorique, R. Connell est résolument tournée vers des objectifs politiques concrets : c'est la troisième partie de l'ouvrage. Elle souhaite convaincre les décideurs du fait que les hommes ne sont pas ancrés par « essence » dans certaines situations problématiques, mais peuvent contribuer à certaines améliorations, par exemple en matière de santé. Soulignant la pluralité des rapports gays à la sexualité, elle prône une politique préventive attentive aux pratiques sociales et non seulement aux données biologiques. Elle rappelle combien de nombreuses enquêtes gagneraient à mobiliser les interactions entre hommes et femmes plutôt qu'à les appréhender de façon abstraite et segmentée. La mortalité prématurée des hommes et les maladies chroniques associées au secteur ouvrier, ou encore les taux d'anxiété et de dépression féminine, s'expliquent ainsi davantage par la division des tâches entre hommes et femmes dans les univers familiaux et professionnels que par des « constitutions » féminine ou masculine spécifiques. Les modèles pluriels de la masculinité peuvent induire des problèmes de santé spécifiques ; ainsi l'ethnicité et la classe viennent-elles influencer sur les représentations de l'identité masculine et donc sur les risques en matière de santé. Abandonner une pensée catégorielle pour privilégier la façon dont les individus, selon leur culture, leur histoire, leur milieu social et ethnique, vivent et voient évoluer leur incarnation des rapports de genre, tel est le principal défi que propose R. Connell pour inspirer des politiques locales ou mondiales plus efficaces.

À travers ces différents textes, la sociologue et ses collègues apportent une forte contribution, à la fois théorique et pratique, à la sociologie du genre — et non seulement de la masculinité, on l'aura compris. L'actualisation des textes initiaux permet à R. Connell et aux coordinateurs de la publication française d'intégrer dans la réflexion la prise en compte des débats postérieurs aux parutions en anglais. Le lecteur ne peut que s'en réjouir car il a de ce fait, face à lui, un ouvrage d'une très grande richesse en termes d'analyse conceptuelle, sociologique et épistémologique.

Référence

- Carrigan, T., Connell, R., Lee, J., 1985. *Toward a New Sociology of Masculinity*. *Theory and Society* 14, 551–604.
 Connell, R., 1995. *Masculinities*. Polity Press, Cambridge.
 Demetriou, D., 2001. *Connell's Concept of Hegemonic Masculinity: A Critique*. *Theory and Society* 30, 337–361.

Donaldson, M., 1993. What Is Hegemonic Masculinity? *Theory and Society* 22, 643–657.

Christine Guionnet
Centre de recherches sur l'action politique en Europe (CRAPE), UMR 6051 CNRS,
Université Rennes 1, Faculté de droit et de science politique,
9, rue Jean Macé - CS 54203, 35042 Rennes Cedex, France
 Adresse e-mail : christine.guionnet@univ-rennes1.fr

Disponible sur Internet le 16 avril 2015

<http://dx.doi.org/10.1016/j.soctra.2015.03.012>

L'identité au travail. Les effets culturels de l'organisation, R. Sainsaulieu. [quatrième édition augmentée d'une préface de Norbert Alter]. Presses de Sciences Po, Paris (2014). 604 pp.

Quand on se plonge, près de quarante années après sa première parution, dans cette quatrième édition de *L'Identité au travail* de Renaud Sainsaulieu (le livre est paru pour la première fois en 1977), on ne peut s'empêcher de penser que l'on tient dans les mains ce qui constitua, et constitue encore, un livre décisif pour la sociologie du travail de langue française. La force du livre tient à ce qu'il parvient à articuler trois registres, intimement liés : un style, une recherche empirique d'envergure, un projet théorique.

Le style, c'est d'abord ce premier chapitre dans lequel l'auteur raconte, avec une liberté et une honnêteté peu communes, ce que représente la découverte du monde ouvrier pour un fils de notables parisiens. Il y relate les fragments d'une aventure, à la fois psychique et sociale : son insertion dans les milieux du travail, le « poids de l'effort répétitif » et les « effets de monotonie » qui y règnent, la force du « conditionnement ». Ce dernier terme revient très souvent sous la plume de celui qui fut initialement formé à la psychologie. Plus qu'une théorie abstraite de la société, la sociologie apparaît comme cette science capable de décrire le *façonnement* des comportements individuels par les rapports sociaux.

C'est ici que l'on s'arrêtera sur ce qui demeure l'épicentre de ce livre : une recherche empirique d'envergure, capable d'articuler monographies et enquêtes quantitatives, mais aussi types d'organisation et positions sociales. D'une ampleur considérable — on oublie souvent de le dire —, cette base empirique donnera aux quatre « modèles d'identité au travail » (« négociation », « fusion », « retrait », « affinités ») la notoriété que l'on sait.

Norbert Alter, qui fut l'un des proches de Sainsaulieu, a raison d'insister dans sa préface sur ce legs qui ne le quittera jamais : « Lorsque Renaud Sainsaulieu publiait un autre livre, c'était [...] toujours l'auteur de *L'Identité au travail* qui avait écrit un nouveau livre » (p. 18). À ses yeux, la parution du livre impulse un changement majeur : au dualisme trop simple censé articuler socialisation primaire — qui serait le foyer exclusif de la transmission culturelle — et univers professionnels — qui seraient structurés par la seule lutte pour la survie —, Sainsaulieu oppose la découverte des *effets culturels du travail*, autrement dit la force constituante de la socialisation secondaire par le travail. Tout un pan de la sociologie pivote autour de cette découverte, dont l'actualité ne cessera d'habiter les décennies qui vont suivre — marquées par l'entrée dans une société de service, la précarité et le chômage de longue durée, mais aussi la pluralisation des formes économiques, l'innovation sociale et la globalisation des échanges. Quelles sont les bases de cette socialisation à l'heure du travail de service ? Le travail est-il toujours appelé à constituer le centre de la socialisation secondaire ? À quelles conditions ? Et pour produire quel type d'individu, quel type de lien social ?